

Sylvie Pouilloux

Représentations de genre conscientes et inconscientes. Leur impact sur le monde du travail.

Supposer que les représentations sociales de genre conscientes et inconscientes puissent « impacter » le monde du travail, c'est considérer, comme le développe Castoriadis, que la perception de la réalité sociale se trouve inextricablement liée à sa composante imaginaire effective.

Pourquoi se mobilise-t-on au travail ? Parce qu'on en attend de la reconnaissance et parce que, comme le rappelle Christophe Dejours, on en attend outre la rétribution de salaire, une rétribution morale et symbolique. Autrement dit, le travail témoigne d'un rapport au groupe. Il suppose une intériorisation des lois et des normes sociales, laquelle intériorisation, a tissé pour le sujet une identité collective. Et parce que les idéaux impliqués dans les projets collectifs de la culture participent à la construction psychique des sujets, en particulier par le processus de l'identification (Giust Desprairies), cette intériorisation est bien d'ordre psychique. Les chercheurs ont donc caractérisé les représentations sociales, comme des formations intermédiaires entre le psychique et le social (René Kaës 1980).

Qu'est-ce que cela implique du point de vue de la psychanalyse ?

Cela implique que les représentations sociales, non seulement mobilisent le sujet à son insu, mais encore qu'elles dessinent un cadre restrictif à l'expression des pulsions, qu'il s'agisse de pulsions partielles ou de la pulsion sexuelle globale qui met en jeu l'ensemble du rapport du sujet à la culture. C'est dire que l'identité sexuelle ou plus exactement la représentation que chacun a de son identité sexuelle conditionne encore les possibilités de réalisation du sujet et dessine les bornes de sa jouissance.

Mais exprimer les choses de cette façon demeure évidemment abstrait. Cela ne permet pas de comprendre à quel point les représentations sociales peuvent inhiber la réalisation des personnes ; aussi je vais prendre un exemple. Parmi les représentations de genre, conscientes, il y a l'idée que des sexes sont désormais égaux devant le travail et que les salaires devront attester bientôt cette égalité. Parmi les représentations de genre

conscientes, il y aussi l'idée que les sexes étant égaux devant le travail, les femmes devront occuper à terme des postes à responsabilité et des postes de direction. Mais les représentations de genre inconscientes ne suivent pas tout à fait cette acceptation formelle de l'égalité. Car dans la famille et dans le couple, si l'égalité est tenue pour légitime, s'il est admis qu'une femme puisse temporairement ou durablement percevoir un salaire plus élevé que celui de son époux, cette situation encore exceptionnelle produit sur le conjoint un effet parfois dévastateur. Pourquoi dévastateur ? Parce que la puissance masculine s'éprouve dans un lien étroit avec la puissance sociale, puissance reflétée par le pouvoir et renforcée par le pouvoir phallique de l'argent.

Dans la situation inverse, lorsqu'une femme se plaint de gagner moins que son époux. La clinique montre qu'aujourd'hui encore, elle le fait sur le mode narcissique. Elle se sent dévalorisée dans son être de sujet. Elle peut alors trouver une réparation dans les représentations sociales qui la montrent dans la norme, et relativiser ainsi sa souffrance. Si la relativisation s'avère difficile au point qu'elle veuille changer sa situation, elle mettra un certain nombre d'années avant d'y parvenir.

Deux différences apparaissent ici : premièrement le rapport à la norme est encore majoritairement influencé par l'organisation patriarcale de la société. Deuxièmement le rapport au temps. A la différence de ce que vit une femme, le sentiment d'impuissance sexuelle chez l'homme provoque chez lui une angoisse vécue dans l'urgence. Il y a d'autant plus d'urgence à sortir de l'impuissance sexuelle que le parallèle est vite tracé entre impuissance sexuelle et impuissance au travail comme le souligne encore Castoriadis.

Les représentations sociales de l'identité sexuelle ont pourtant considérablement varié au cours du XX^{ème} siècle. Freud en 1914 désigne encore l'enfant fille comme affecté d'une infériorité organique, qui la voue d'abord à une revendication phallique puis une passivité sexuelle. A partir de là toute activité chez la petite fille et plus tard chez la femme sera envisagée comme tendance masculine. Ceci impacte bien évidemment le rapport au travail et aux infrastructures. Il suffit de se référer à la clinique des analysants pour voir combien le rapport des mères et des grand-mères au travail ou au sport, a soulevé de tabous dans les générations précédentes, et combien ces représentations sociales continuent d'être vivantes.

Pourtant Freud reconnaissait qu'en chacun des deux sexes se partageaient des tendances masculines et féminines. Lacan ira plus loin en affirmant que les positions masculines et féminines sont des positions de discours. En effet, écrit Lacan « La loi primordiale est celle qui réglant l'alliance (interdisant l'inceste) superpose le règne de la culture au règne de la nature livré à la loi de l'accouplement ». De sorte que ce n'est pas la réalité qui est aliénante, mais la valeur qu'on lui donne, c'est à dire le signifiant qui impose le sens. Positions de discours donc, le masculin et le féminin n'en sont pas moins déterminés, chez cet auteur, par rapport au manque en la mère, c'est à dire par rapport au « phallus ».

Ceci pose plusieurs questions. La première est celle de ce qu'on pourrait appeler la double aliénation des femmes. Si la féminité et la masculinité sont des positions de discours, contraindre l'identité féminine à se trouver représentée par un signifiant masculin, voue le féminin à une double disparition, celle du fading qui frappe tout sujet représenté par le signifiant et celle d'une aliénation supplémentaire qui consiste à disparaître en tant que féminin dans la langue. Cette disparition du féminin de la langue, en particulier de la langue professionnelle, contribue à donner aux femmes un sentiment d'illégitimité à occuper la sphère publique. Le vocabulaire guerrier de la conquête des marchés (se battre sur le front des prix, défendre une position etc.), en donne d'ailleurs un exemple.

La deuxième question soulevée la position lacanienne est la question du père réel, ramené par Lacan à la fonction de représenter la loi par l'intermédiaire du « nom du père ». Au regard de la fonction paternelle et du nom du père qui ouvre la voie aux alliances, le père réel (selon Lacan) est toujours inadéquat à sa fonction. Mais là encore, n'est ce pas un peu vite envisager la question de la paternité réelle et un sujet peut-il échapper à la toute puissance de la jouissance maternelle avec un père que la caricature réduit à la fonction d'agent séparateur ? Cette question n'est pas sans incidence sur le monde du travail puisque les hommes peinent encore à prendre leurs congés de paternité ou à rentrer suffisamment tôt pour partager la vie domestique.

Même si la réalité précède toujours plus ou moins la théorie, et la fait paraître quelque fois obsolète, il est néanmoins très difficile de changer les représentations

sociales de genre. Et c'est bien là toute la question. Lorsque j'évoquais un peu plus haute l'éprouvé d'impuissance, il faut insister sur le fait qu'il ne s'agit pas d'un éprouvé conscient, et quand bien même cet éprouvé deviendrait conscient, s'en défaire met en jeu une représentation de soi, et de sa famille dans la société qui, elle, reste majoritairement inconsciente.

Cela revient à dire que les représentations sociales de genre (conscientes et inconscientes) influencent les relations au travail, (et si l'on prend l'exemple du transport, les déplacements et la manière d'en user) par le biais de mécanismes inconscients, mécanisme d'internalisation comme l'introjection ou mécanisme de projection.

J'explique un peu ces termes. L'introjection renvoie à ce qui a été internalisé durant l'enfance. Or, bien que les relations entre les genres aient infiniment évolué au cours du XXe siècle, ce qui a été internalisé par les sujets d'aujourd'hui renvoie à l'inconscient de leurs parents, voire très souvent encore, à celui de leurs grands-parents, c'est-à-dire à des rapports de genre et à une division du travail encore fondamentalement influencés par l'organisation sociale d'il y a une cinquantaine d'années, voire plus. Ce sont à ces représentations déjà anciennes qu'est arrimée la fidélité inconsciente aux injonctions surmoïques héritées des anciens.

Par exemple, des chercheurs ont remarqué que l'occupation des cours de récréation dans les établissements scolaires traduisait une répartition fille garçon assez traditionnelle, les garçons au centre avec des jeux de ballons, les filles à la périphérie sur des bancs. La difficulté pour les femmes à occuper le centre dans les espaces publics, qu'il s'agisse d'autobus, d'agora, de tribunes, ou d'assemblées pose toujours la question du pouvoir des femmes. Comme l'image d'un pouvoir au féminin n'existe toujours pas sans qu'il soit référé à celui de la mère, l'incarnation du pouvoir au féminin jouit de la double aura que lui donne la sphère privée et la sphère publique. Mais cette double aura joue en la défaveur du pouvoir féminin qui renvoient femmes et hommes à la position particulièrement aliénante de l'enfant fasse à la mère. Les uns et les autres se trouvant confrontés au risque que comporte la représentation de la mère toute-puissante dans l'imaginaire infantile.

En outre, il n'y a évidemment pas que le genre qui intervient dans l'intériorisation des représentations parentales ou grand parentales, il y a aussi le sentiment d'appartenance à une classe sociale, comme le montre De Gaulejac dans *La Névrose de Classe*. Il faudra tenir compte de ces deux paramètres, qui s'interpénètrent : le genre et la classe d'origine, laquelle permet des écarts plus ou moins grands par rapport à ce que permet la norme commune. Ceci pour l'introjection.

La projection, et plus simple à comprendre : c'est ce que chacun de nous projette sur autrui de ses représentations inconscientes. Ce qui a été introjecté et qui provoque croyances, préjugés, phobies ou agressivité est l'attribué à autrui, au risque de perpétuer notablement les représentations sociales. Voilà qui complique encore plus la situation. Et c'est la raison pour laquelle les représentations sociales, en particulier de genre, n'évoluent pas vite, parce qu'il ne suffit pas de comprendre ou de connaître pour atteindre le soubassement de la résistance inconsciente.

Alors que faire ? Peut-être une solution se trouve-t-elle dans la formation ? Dans les groupes d'analyse des pratiques qui jouent sur l'interface entre situation professionnelle et situation personnelle.)